

HISTOIRE

DE LA VIE

DE

H. MAUBERT,

SOI-DISANT

CHEVALIER DE GOUVEST.

GAZETTIER A BRUXELLES,

Et Auteur de plusieurs Libelles Politiques.

Mise en lumiere pour l'utilité Publique.

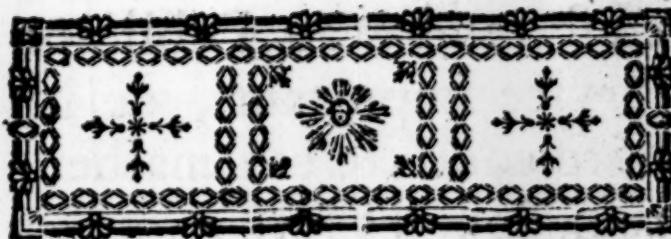


A LONDRES,

Chez LES LIBRAIRES ASSOCIES.

M. D C C. L X I I I.





AVIS

DE

L'ÉDITEUR.

ÉPANDRE des Libelles Satyriques , est presque toujours un Crime de Lèze - Société , que la Misanthropie , l'Envie ou la Vengeance fait commettre , & il n'est pas permis d'attaquer par un de ces motifs , qui que ce soit , fut-ce le moindre individu de l'Espece Humaine , mais

A.

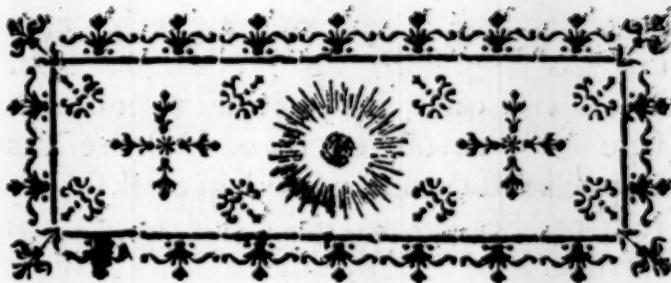
c'est rendre au Public un service important , de lui faire conoître ces malheureux dont les Intrigues , les Fourberies & les Impostures le dupent à chaque moment : c'est même un devoir de les demasquer , sur-tout lorsque les circonstances , & les nuages dont ces Hommes de Néant s'enveloppent , les derobent à la police : alors en attendant le moment qu'elle pourra servir contre eux , celui à qui le hazard ou l'experience , ont fourni des lumières sur leur compte , est obligé de déchirer le voile , & dire ,

voilà les Ennemis de la sécurité Publique.

On jugera par la Lecture de ces Mémoires , si Maubert a mérité qu'on prît la peine de le faire connoître. La Brochure qui contient l'Histoire de cet Obscur Scélerat , ne passera pas à la Posterité pour qui elle n'est pas faite ; mais il seroit à souhaiter que l'Europe entière pût la lire , afin que tout le monde se précautionnât contre un Homme qui peut tromper tout le monde.

On louera l'exactitude avec laquelle on a ramassé les Anecdotes qui forment

cette Histoire. On ne s'est pas permis la plus legere Addition. On n'a fait que débrouiller & mettre en ordre les différens Mémoires qui ont été envoyés sur ce sujet. Comme plusieurs Correspondants paroissent avoir un peu outré la Matiere, on a eu soin d'y remedier, en élaguant les Faits hazardés ou pas absolument authentiqués : pour contenter cependant les Lecteurs, on a renvoyé dans les Notes ces espèces de Faits un peu suspects.



HISTOIRE DE LA VIE DE HENRI MAUBERT, GAZETTIER A BRUXELLES.

ENRI MAUBERT est né à Rouen en Normandie. Son pere, Marchand Epicier, le destina d'abord au même commerce; mais le jeune Maubert ayant fait connoître qu'il avoit du goût pour l'étude, ses parens qui ne vouloient point gêner son inclination, firent un effort pour l'envoyer au Collège. Il étudia d'abord chez les Augustins, ensuite il fut chez les Jésuites où il fit ses humanités. Son caractère inconstant, qui

commençoit à se développer, ne lui permit pas de pousser ses études plus loin. Il eût vrai qu'il en savoit assez pour l'usage qu'il devoit en faire. L'Ordre des Capucins fut celui pour lequel il se détermina. Ses parens, qui n'avoient pas une fortune à lui laisser, qui d'ailleurs avoient d'autres enfans à pourvoir, furent charmés de se défaire de celui-ci. Satisfait de sa résolution, qu'ils crurent bien sincère, ils n'eurent pas de plus grand empressement que de lui faire accorder la demande qu'il avoit déjà faite aux Capucins. Il avoit atteint sa dix-septième année lorsqu'il fut reçu dans cet Ordre. On lui donna le nom de frere Bernard. Son année de noviciat finie, il prononça ses vœux. Il y eut quelque difficulté pour l'admettre à la profession; il avoit déjà fait connoître son génie remuant; mais on espéra qu'il se corrigeroit: la pluralité l'emporta. Il y avoit à peine deux mois qu'il étoit lié par ses vœux, que, sentant tout le poids de l'engagement qu'il venoit de contracter, il eut l'imprudence de dire un jour à son Supérieur, que ceux qui avoient inventé la vie religieuse, ne l'avoient pas fait à jeun. Cette faillie lui coûta cher. Le Supérieur, irrité d'un tel blasphème, prit sur soi de punir le téméraire jeune homme; il le fit enfermer dans une étroite prison, dont il ne sortit que

quatre mois après. Cette espece de châtimen^t chez les Moines est une infamie : ce sont des taches qui ne s'effacent jamais.

Le Frere Bernard en fit la triste expéience ; il se vit méprisé, rebuté, haï par ses confreres. Chaque Religieux se croyoit en droit de l'insulter ; il étoit regardé comme un anathème. En butte à toutes les mortifications de son état, il ne lui étoit pas possible de se roidir, le pas étoit fait ; il s'étoit imposé un joug, il l'avoit fait par étourderie, il le supporloit impatiemment. Peu satisfait d'avoir ainsi vendu sa liberté, il auroit bien voulu regarder en arriere, mais son peu d'expéience, le peu d'étude qu'il avoit, ne lui permettoit pas de croire que ses vœux fussent des liens qu'il pût rompre. Trois ans se passèrent sans qu'il osât rien tenter pour se soustraire aux châtimens qu'il éprouvoit tous les jours. Peut-être n'y auroit-il pas sitôt pensé, si un de ses confreres, plus hardi sans doute, & peut-être plus ingénieux, en s'éclipsant tout-à-coup, ne lui avoit laissé l'exemple instructif, & d'un Moine mécontent, & de la façon dont on renonce à des vœux qu'on a formés sans en sentir la force. Autorisé par ce Moine fugitif, le Frere Bernard vit bien que c'étoit-là la seule voie de briser ses chaînes. Flatté d'un pa-

réel succès , sans trop savoir ce qu'il alloit devenir , il escalada les murs de son couvent , laissant à la fortune le soin de guider ses pas , & aux Moines celui de ne pas se lamentter de sa fuite. Echappé du péril auquel il venoit de s'exposer , il prit la route de Paris , il eut le bonheur de s'y rendre sans aucune fâcheuse rencontre. Muni de quelque argent , dont il s'étoit pourvu par précaution , il prit des habits séculiers. Sous ce nouveau déguisement il ne lui fut pas difficile de laisser ignorer ce qu'il étoit. Il auroit bien désiré de vivre en homme maître de ses actions , mais la bourse n'étant pas assez considérable , il en vit bientôt le fond. Réduit à chercher les moyens de se procurer une subsistance , il eut recours à la ressource des jeunes gens désœuvrés. Il se présenta à un Capitaine d'Infanterie ; il n'eut garde de lui dire qu'il étoit Capucin ; un Officier , en France , qui seroit convaincu d'avoir engagé un Religieux , le connoissant , seroit trop heureux s'il n'étoit que cassé : la loi est formelle sur cet article ; mais dans cette occasion on prétexte cause d'ignorance , sur-tout , lorsque le sujet s'est présenté en habit bourgeois comme avoit fait Maubert. Il fut donc enrôlé , quoique l'acquisition ne fut pas bien considérable pour le service du Roi. On en jugera par son portrait , que je m'en

vais ébaucher ; c'en est ici naturellement le lieu.

Représentez-vous une petite figure crapue, de la hauteur de cinq pieds un pouce, montée sur deux flûttes, une physionomie du temps passé, de petits yeux faits avec un poinçon, un nez en patte d'oie, une bouche d'une démesurée grandeur, un menton finissant en pointe, des joues plattes, un front en pain de sucre, des sourcils & des cheveux d'un blond roux, une tête d'une grosseur énorme pour les petites épaules sur lesquelles elle est plantée ; c'est l'original. L'Officier ne crut pas, sans doute, que ce feroit-là le chef-d'œuvre de sa recrue ; mais en temps de guerre on prend tout ; d'ailleurs il étoit jeune, on avoit espérance qu'il grandiroit : cette espérance fait qu'on a bien souvent de vilains soldats. On le fit partir quelques jours après pour Metz, où étoit le Régiment. Le métier de soldat, comme l'on fait, est bien différent de celui d'un Moine. Ce dernier semble n'être né que pour passer ses jours dans cette pieuse & inutile oisiveté dont il se fait gloire. Maubert, accoutumé à cette indolence monachale, trouva son nouvel état bien-dur. Il avoit cru se procurer la liberté en sortant de son cloître ; mais, en embrassant l'état militaire, il se voyoit plus esclave que jamais, ne pouvant être que

soldat. Subordonné à de bas Officiers , dont
 le commandement étoit peut - être plus
 brusque , quoique moins despotique que
 celui des Moines , il regretta plus d'une
 fois de s'être vu réduit à la dure nécessi-
 té de ne pouvoir être son maître. Trop peu
 capable de raisonner , il étoit bien éloigné
 de sentir qu'un soldat qui fait son devoir
 est mille fois préférable à un Moine , dont
 le devoir n'a aucun rapport au service de
 son Prince , quoiqu'il en soit également
 le sujet. Il ne voyoit , dans un soldat ,
 que cette contrainte perpétuelle dans la-
 quelle on est obligé de le tenir , contrain-
 te cependant d'autant plus nécessaire , que
 le service du Roi l'exige , que la subordi-
 nation le demande , que c'est par-là qu'il
 devient en état de rendre à sa Patrie &
 à son Roi , ce qu'il doit à son Souverain
 comme sujet , & à sa Patrie comme ci-
 toyen. Bien éloigné , dis-je , de faire ces
 solides réflexions qu'inspire l'honneur , il
 se crut entierement déplacé dans son nou-
 vel état. Il n'avoit rien à espérer de ses
 parens ; sa moinerie , bien plus encore sa
 sortie du cloître , lui interdisoit tout se-
 cours de sa famille , il n'avoit d'autre
 ressource , pour changer son sort , que de
 rentrer dans son couvent. Son premier
 engagement dans un ordre religieux , ren-
 doit le second dans l'art militaire , nul ; de
 même que si celui-ci eût précédé ses

vœux, ils auroient été invalides, conformément à la même loi de France. Ce remede lui parut pire que le mal. Il craignit de s'exposer à l'indignation des Moines. Il prit la résolution de déserter, & il l'effectua avec aussi peu de réflexion qu'il en avoit fait lorsqu'il décampa de son cloître.

Par cette action il se bannissoit entièrement de sa patrie. Le Royaume de France ne lui offroit aucun asyle qui pût le mettre à couvert des recherches qu'on fait en pareil cas. Il prit la route d'Espagne, vivant par-tout en chevalier d'industrie. C'étoit s'exposer furieusement, pour un Moine, que d'aller se cacher en Espagne; mais il étoit trop inconséquent pour s'arrêter à de semblables minuties, capables cependant d'effrayer toute autre tête que la sienne. Il s'arrêta à Madrid, où il fit un assez long séjour. Il s'y occupa à enseigner la langue Française. C'étoit en effet tout ce dont il étoit capable pour lors. Ses seules humuités ne pouvoient gueres lui faire entreprendre autre chose. Il y fit connoissance avec un Français, fils d'un Fermier-Général, qui portoit le nom de *Ducrey*. Celui-ci, qu'un libertinage suivi retenoit hors de sa patrie, fut charmé de connoître un homme qui lui parroissoit avoir de l'esprit; ils firent entr'eux une liaison qui leur parut d'autant plus

convenable, que *Ducrey*, qui possédoit ce qu'on appelle communément politique, reconnut en *Maubert* des dispositions très-proches à atteindre cette science d'Etat. Il lui fit part de plusieurs découvertes qu'il avoit faites sur le Ministere Espagnol. *Maubert* approuva tout ce dont son ami sembloit faire quelque cas. Il lui offrit ses lumières pour rédiger & mettre au net quantité de papiers dont *Ducrey* étoit possesseur. Celui-ci avoit réellement de très-bons matériaux, mais il avoit besoin d'une main qui fût en état de les faire paraître moins confus. Il regarda la trouvaille de cet ami comme un vrai trésor. Dès ce moment ils n'eurent plus rien de caché l'un pour l'autre. Ils travaillerent de concert à mettre au jour un ouvrage qui pût, en leur procurant de l'argent, leur faire un réputation. Ils avoient besoin de l'un de & l'autre de ces avantages. Aussi foiblement lettrés, que pourvus des biens de la fortune, ils auroient langui long-temps avant de parvenir à cette aisance, qu'on n'acquiert qu'avec bien du travail ; ils n'étoient gueres en état de faire parler d'eux sous d'autres titres. Mais, ô fatalité du sort ! Fortune impitoyable ! ne cesseras-tu jamais de persécuter ceux qui se confient si sincérement en toi, qui n'ont d'autre ressource que dans ton aveuglement ? Tandis que le pauvre *Ducrey* se

Il n'avoit de se voirbientôt en état de paroître pour la premiere fois, depuis trois ans qu'il étoit à Madrid, tandis qu'il jouissoit déjà intérieurement de cette belle réputation qu'il étoit sur le point d'acquérir, & qu'à la vue de son trésor il formoit des projets pour l'avenir, plus beaux les uns que les autres, mais tous inutiles, cet ami, ce digne ami qu'il s'étoit choisi, disparut un beau matin, & emporta avec lui, non-seulement tous ces importans papiers, digne fondement de fortune & de réputation, mais encore une vingtaine de piastres qui se trouverent malheureusement dans le même coffre. Ce malheur, que Ducrey n'avoit su prévoir, auroit peut-être été moins accablant, si une montre d'or, unique ressource, mais perdue, n'avoit eu le même sort. Il falloit encore qu'un habit de velours noir, le seul vêtement capable de faire honneur à son maître, fut destiné à couvrir celui qui venoit si obligement de le décharger du reste : sans ce dernier article il semble que l'affliction n'auroit pas été complete. Nous laisserons l'infortuné Ducrey maudire mille fois le fatal moment qui lui fit connoître un tel ami, & tandis qu'il projettera de nouveau pour faire parler de lui, nous suivrons celui qui vient de le mettre hors d'état de réussir de long-temps.

Ce font-là de ces traits qui caractérisent bien un aventurier sans nom. Maubert après ce coup prit la route de l'Allemagne. Il étoit en état de voyager long-tems, avec le produit des effets de son ami ; mais comme s'il eût eu un certain pressentiment du rôle qu'il devoit jouer en Saxe, il se détermina à s'y fixer. Il semble cependant, qu'il auroit manqué quelque chose à sa vie errante ; si, à l'imitation de ceux, pour qui la Religion n'est qu'un vain phantôme, il n'en avoit fait un commerce. Il signala son entrée en Allemagne par un de ces changemens qui sont pour ainsi dire devenus à la mode ; il se fit Réformé. Je laisse à penser au Lecteur judicieux, si la connoissance de la vérité fut le motif de sa démarche. Il abjure des erreurs qu'il ne connoit pas ; il se déclare pour une Religion, dont il n'a aucune idée. Autant est louable, un honnête homme qui abjure les erreurs dans lesquelles il est élevé ; lorsqu'il a le bonheur de les connoître ; autant & plus encore est digne d'un souverain mépris, celui qui joint l'hypocrisie à l'ignorance, en renonçant à la religion de ses peres, qu'il ne connut jamais, pour en embrasser une, qu'il ne se soucie pas de connoître. Maubert après cette démarche, toujours susceptible de reproche, se rendit à Warsovie. Il avoit pris dans ses voyages un faux air de distinction,

tinction, qui n'est pas toujours la marque du vrai mérite. Il avoit une certaine façon de se présenter, soutenue d'un babil imposant, qui lui est propre. Avec ces avantages, il eut bientôt fait des connoissances. Il se donnoit hardiment pour un Gentilhomme Français, qu'une affaire d'honneur retenoit éloigné de sa Patrie. A l'abri de ce titre glorieux, auquel il joignoit celui de Catholique Romain, glosé nécessaire en Pologne, il se fourroit partout, se mêloit de toutes les conversations, parloit politique, étoit admiré. La Pologne est la sphère de l'Etranger; il y est estimé, on y fait cas de son mérite. Entre les différentes liaisons que Maubert avoit faites à Varsovie, un noble Polonois s'étoit déclaré son protecteur, il le prit en amitié, l'introduisit dans les principales maisons, vanta ses talens, loua son mérite, parvint enfin à le faire recevoir chez le Comte de Bruhl pour Gouverneur du fils de Son Excellence.

Assurément ce premier Ministre, avec toute sa pénétration, n'est-il pas à se repentir d'en avoir manqué dans une occasion si importante, où il s'agissoit de donner un Gouverneur à son fils? Le Seigneur Polonois qui le lui présenta, avoit pu être ébloui par des qualités qu'il supposoit dans le personnage; mais il n'est pas moins surprenant qu'un Seigneur comme le Comte

de Bruhl ait confié l'éducation de son fils à un Etranger qui lui étoit inconnu, sur la simple présentation d'un Seigneur qui se connoissoit aussi peu. Maubert fut néanmoins installé sous le nom de Chevalier de Gouyest. Il lui falloit un titre pour figurer dans la premiere maison du Royaume ; je crois que s'il eut été obligé de produire ses lettres de Noblesse, & qu'au défaut d'en avoir, il eût dû s'en procurer, il lui auroit été difficile de réussir, surtout dans sa patrie. Il faut de l'argent pour décrasser le vilain ; sans ce puissant métal, l'Epicier reste ce qu'il est, il garde sa boutique. Le nouveau Chevalier au comble de ses souhaits, s'imagina être enfin parvenu au dernier période de la fortune ; la tête lui en tourna : son imagination échauffée lui représentoit sans cesse, que c'étoit à son mérite seul, qu'il étoit redévable de l'état brillant où il se voyoit. Semblable à l'âne de la fable, qui prenoit pour lui les honneurs qu'on rendoit aux reliques dont il étoit le porteur ; le Chevalier attribuoit à son mérite, les politesses qu'on ne lui faisoit qu'en faveur de son poste. Obligé par son emploi de paroître à la Cour, il affectoit ces airs de grandeur, qui distinguent le courtisan du gentilhomme campagnard, ou Provincial. On ne l'entendoit parler que de noblesse. « Si ma malheureuse affaire vient

à finir , disoit-il quelquefois , mes biens
 » qui m'ont été confisqués me seront ren-
 » dus : alors je pourrois soutenir avec
 » éclat le nom que je porte. Je ne me
 » verrai plus réduit à donner l'éducation
 » à un jeune homme ; métier plus digne
 » d'un pédant qui n'a d'autre ressource
 » que son latin , que d'un homme de mon
 » rang. » Mais comme s'il avoit craint
 qu'à travers cette noble fanfaronade , on
 vint à distinguer l'Epicer , & qui pis est
 le Capucin , il se jettoit aussi-tôt sur la
 politique , dont il raisonsoit assez bien.
 Son intention étoit de se faire reconnoître
 au moins pour un homme à talent , en cas
 qu'il vint à être découvert pour ce qu'il
 étoit.

Le Comte de Bruhl eut long-tems cette idée de son gouverneur. Trop épris de son mérite , il ne se proposoit rien moins que de lui faire une fortune qui le mettroit en état de ne plus regretter celle qu'il avoit perdue en France , à cause de son affaire d'honneur. Ce Seigneur aussi généreux que magnifique , l'accabloit de présens : chaque jour ajoutoit quelque chose à sa générosité.

Maubert , qui fut toujours indigne d'être protégé , parce qu'il avoit l'ame noire , & le cœur mauvais , incapable par conséquent de reconnoissance , répondit très-mal aux bontés du Ministre ; il s'abandon-

na à son funeste penchant de cabaler , d'intriguer & d'enfanter des Romans de systèmes Politiques qu'on goûteroit peut-être dans les caffés de Londres ; mais qu'on déteste en Pologne , où la liberté populaire contrebalance sans cesse l'autorité Royale : c'est ce conflict & le combat perpétuel qui constituent ce vrai Gouvernement de la Royale République de Pologne. On sent maintenant qu'il est également dangereux de changer aucun des bas-fonds de la balance , sans occasionner des oscillations & des secousses violentes , ou dans l'esprit du peuple , ou dans celui des Partisans de la Cour. Maubert , attaché comme il l'étoit au Comte de Bruhl , ne pouvoit que se déclarer Royaliste , & coudre son système en conséquence de sa partialité , (*)

(*) Il est à remarquer que nos Mémoires varient ici du tout au tout : nous avons donné le choix à la vraisemblance. Ces Mémoires disent donc , que le projet que Maubert méditoit , étoit absolument contraire à l'autorité Royale , & qu'il s'agissoit d'opprimer le Comte de Bruhl , & de sapper , par le pié , le Trône de Sa Majesté Polonoise : on ajoute , que plusieurs Seigneurs étoient entrés dans ce complot , & avoient promis une grosse somme à Maubert ; mais on sent assez qu'il n'y a rien

& pour ne pas paroître dans ses productions, un homme vulgaire, & sans une connoissance intime des affaires, il parvint à s'introduire dans le cabinet de son Excellence, le Comte de Brühl, d'où il tira des matériaux pour l'ouvrage qu'il méritoit. Ces menées, quoique secrètes, ne purent se dérober long-tems aux yeux de plusieurs surveillans, qui en donnerent connoissance au Ministre; celui-ci en parla au Roi qui, trop équitable pour permettre que l'imprudence d'un vagabond d'Auteur donnât la moindre atteinte à la liberté & aux droits de son peuple, fit aussi-tôt arrêter Maubert. Une partie de ses papiers furent saisis: les autres échappèrent à la perquisition: on ne négligea cependant point les preuves qu'on avoit entre les mains, on les examina, & on ne les trouva que trop parlantes. M. de Brühl fut tellement indigné de voir cette misérable production de son Gouverneur, qu'il insista fortement auprès de Sa Majesté, pour qu'elle fit mettre l'auteur à mort; mais le Roi, dont la clémence a toujours été une vertu de prédilection, se contenta de faire soustraire cet homme à la vue des Polonois, & de le renvoyer dans ses

*de croyable dans cela; car si la chose avoit été réelle, Maubert auroit été écarieré sans rémission. Voyez au reste la Note sui-
vante.*

États héréditaires de Saxe , pour y être renfermé dans le château de Konigstein , (*) pour le reste de ses jours , afin d'y apprendre que la tranquillité d'un Etat est une chose sacrée , & que lâcher les Serpens de la discorde pour la troubler , est un de ces forfaits qui caractérisent une atrocité de cœur à jamais détestable ; mais

(*) Plusieurs correspondans prétendent que Maubert avoit été condamné au gibet ; mais que Sa Majesté Polonoise commua la sentence. Ce fait est sans fondement : car ce n'étoit pas un titre d'avoir mangé à la table du Ministre , pour s'exempter de la potence : on allegue cependant ce motif. Nous avons déjeté tout cela du texte , & pas sans raison. Nous avons obmis aussi deux accusations dont on charge encore Maubert ; 1° d'avoir fait faire une fausse Clef pour ouvrir le cabinet du Comte de Bruhl ; 2° d'avoir été d'intelligence avec un Secrétaire de la Chancellerie de Varsovie , & de s'être par son moyen servi plusieurs fois du Sceau Royal , pour authentifier des pieces fausses , qui devoient servir à la conduite du projet. Nous avons condamné ces faits comme peu certains. On ajoute , en ouire , que le susdit Maubert a eu part au projet de la Cour de Saxe contre celle de Frusse. Cela est faux.

malheureusement Maubert n'a pas profité de la leçon. A peine a-t-il été échappé de la Saxe, que la composition des libelles indé- cemment diffamatoires a fait son occupation favorite ; & la Gazette de Bruxelles, depuis l'an 1759 jusqu'à cette heure, n'est qu'une satyre hebdomadaire contre les Souverains & les Ministres. L'Europe en a horreur, & crie vengeance. Suivons maintenant notre héros. Voyons ses crimes. Voyons ses catastrophes.

Il y avoit quatre ans, qu'il étoit déte- nu à *Konigstein*. Nulle ressource ne s'of- froit à son imagination pour en sortir. Plusieurs fois, il avoit tenté de corrom- pre la fidélité du Commandant ; mais cet officier incapable de manquer à son devoir, se contentoit d'avoir pour son prisonnier des égards dûs seulement aux gens de dis- tinction. Il lui prêtoit des livres, l'accompa- gnoit à la promenade, le faisoit manger à sa table. Maubert vint à bout de se fai- re prêter du papier & de l'encre. Il écri- vit une lettre au Nonce du Pape. Le Com- mandant eut la bonté de la faire tenir. El- le portoit, « que si le Nonce vouloit se » rendre au Château, comme il en étoit » prié, il apprendroit des choses de la » dernière conséquence, qui ne pouvoient » être communiquées qu'à lui seul. » Le Nonce s'imaginant qu'il s'agissoit d'une af- faire d'Etat, se rendit au Fort. Maubert

affectant un air d'hypocrisie, qui ne lui étoit pas naturel, se jeta à ses pieds, & après un préambule recherché, il lui déclara qu'il étoit Capucin; que son plus grand desir étoit d'aller pleurer le resté de ses jours dans un cloître; qu'il ne demandoit sa liberté que pour cet effet, & qu'il le conjuroit par tout ce que la Religion a de plus sacré, de la lui obtenir du Roi, & de contribuer par-là, au salut d'un pécheur qui reconnoissoit ses crimes. Le Nonce surpris de ce qu'il venoit d'entendre, crut sa Religion intéressée à faire cette bonne œuvre. Il reclama le prisonnier comme Religieux au nom du Pape. Tel est le fatal ascendant d'un bigotisme déplacé, que des Prêtres s'imaginent qu'être lié par des vœux chimériques, & être exposé à la rigueur de la Justice pour des crimes réels, sont deux choses contradictoires. Le Roi eut beaucoup de peine à se résoudre à relâcher ce criminel; il ne falloit rien moins qu'un semblable motif pour le gagner; mais enfin, il y consentit, après qu'on eut fait les démarches nécessaires pour s'assurer du fait. Maubert sortit triomphant d'un lieu où il étoit en criminel. Sa moinerie pour cette fois, disons mieux, le bigotisme du Nonce, & la délicatesse de la Cour de Rome, sur ce qui touche aux priviléges de l'Eglise, fut assez puissante pour le

Toustraire

foustraire au châtiment qu'il n'avoit que trop mérité. S'il eut été dans un pays réformé, tous les moines de l'univers, n'avoient pu que prier pour le salut de son âme. Il fut conduit avec une espece de pompe à Prague, où il fut remis entre les mains du Gardien des Capucins, qu'on avoit prévenu. Ceux qui l'avoient accompagné par ordre de la Cour, ne s'en retournerent qu'après qu'ils eurent été témoins de la cérémonie avec laquelle on lui redonna l'habit de l'Ordre. Le Gardien donna à l'officier un billet, par lequel il déclaroit avoir reçu le sieur Maubert Capucin ; & qu'il se chargeoit de le faire conduire à sa destination bien accompagné.

Il n'appartenoit ni au Nonce, ni au Gardien des Capucins, de lire dans l'intérieur de Maubert. Ils s'y seroient vus duppés de la bonne façon. Leur zèle en auroit été refroidi. Cette Religion pour laquelle ils s'intéressoient si fort, étoit bien éloignée d'un cœur accoutumé au crime. Un tout autre motif guidoit les démarches de ce capricieux profélyte. Le Gardien de son Couvent le garda trois jours. Il n'oublia rien pendant ce tems-là, pour le faire rentrer en lui-même. Il avoit à faire à un sourd, à un homme plus rusé que lui, il n'en savoit rien. Ce terme expiré, on lui donna des lettres pour Rome. Il

avoit demandé d'y aller pour obtenir les pardons nécessaires. On le fit accompagner par deux Religieux.

La premiere Ville où il arriva en Italie, fut pour sa politique un nouveau sujet d'exercice. Il apprit qu'il y avoit un Cardinal qui alloit à Vienne pour des affaires de conséquence ; avec cette hardiesse qui lui est ordinaire , il fut rendre visite au Prélat : après le premier compliment fait à la Capucine , il lui fit un étalage pompeux de cette science dont un Capucin ne sauroit être soupçonné : l'habileté avec laquelle il traita des affaires les plus secrètes de la Cour de Saxe , fut pour son Eminence un nouveau sujet d'admiration.

» Comment avez-vous pu , mon pere , lui dit le Cardinal , atteindre à un si haut degré de Politique , vous à qui l'état que vous avez embrassé semble interdire tout usage des affaires de ce monde ; il faut que vous en ayez fait une étude particulière ? Mais je m'étonne , qu'avec le génie supérieur que vous parroissez avoir , vous vous soyez mis par votre profession Religieuse , hors d'état de faire valoir vos talens. Monseigneur , répondit l'humble hypocrite Capucin , vous voyez en moi un illustre malheureux , que le destin se plaît à persécuter. Dans un âge où je me connoissois à peine , j'embrassai l'Etat Religieux

» la violence de mes parens eut plus de
 » part à mon choix , qu'une vocation que
 » je n'eus jamais ; je me repens aujour-
 » d'hui de la funeste complaisance que
 » j'ai eu pour ma famille ; mais mon re-
 » pentir est inutile , un cruel désespoir
 » est ma unique ressource. Je vais à
 » à Rome , j'ignore comment je serai re-
 » çu de mes Supérieurs ; mais comme ils
 » pensent avoir quelque sujet de mécon-
 » tentement de moi , auquel cependant je
 » ne sache pas avoir donné lieu : à qu'el-
 » le destinée ne dois-je pas m'attendre , si
 » Votre Eminence n'a pitié de moi ; si
 » elle me refuse les lettres de recomman-
 » dation que j'ose espérer de sa charité. »
 Le Cardinal touché de ce discours , assai-
 sonné de larmes qui paroisoient bien sin-
 cères , le garda trois jours auprès de sa
 personne. Il ordonna au Gardien de la
 communauté d'avoir pour ce Religieux
 toutes sortes d'égards : de le traiter avec
 distinction ; de le recommander de sa part
 au Général. Son Eminence fit encore plus :
 elle lui remit des lettres de recommanda-
 tion pour plusieurs Cardinaux , entr'au-
 tres pour le Cardinal Protecteur de l'Or-
 dre. Muni de si puissans passeports , Mau-
 bert se rendit à Rome. Il se jeta d'abord
 aux pieds de son Général , lui fit une faus-
 se histoire de sa sortie du Couvent de
 Rouen , de ce qui lui étoit arrivé en Sa

xe, où il avoit toujours vécu en bon Catholique Romain ; & conclut en conjurant la Révérende Paternité, d'avoir égard à la recommandation de plusieurs Cardinaux, qui ne manqueroient pas de s'intéresser pour lui, dès qu'ils auroient reçu les lettres dont il étoit le porteur. Le Général, peu accoutumé à se mêler des affaires des Religieux des Provinces éloignées de l'Italie, reçut celui-ci, sans lui faire subir aucune peine. Il se contenta de lui ordonner de partir le lendemain pour sa Province, en lui promettant qu'il écriroit à ses Supérieurs, pour les engager à user de miséricorde envers un Religieux qui rentroit de bon cœur dans le bercail de l'Eglise.

Cette réception n'étoit pas telle qu'il l'avoit désirée. Il s'étoit flatté que le Général lui auroit donné son pardon sans aucune restriction. Il ne doutoit pas que les moines de sa Province ne le traitassent apostat, en dépit de son voyage de Rome. Hors d'état de leur produire des preuves, par lesquelles il leur fut défendu de s'eyir contre lui, il se promit bien de ne pas se mettre dans le cas d'éprouver leur miséricorde. Vraisemblablement son intention n'avoit jamais été de recommencer une vie à laquelle il ne se fentoit pas destiné : mais fondé sur ses intrigues, il avoit été pouvoit obtenir de la Cour de Ro-

me , la permission de passer de l'état de moine , à celui de séculier. Son Général ne lui ayant pas donné le temps d'en faire la tentative , il tourna ses vues d'un autre côté. Ce fut de chercher à s'évader pour se retirer dans des pays libres. Ce second projet souffroit quelques difficultés. Il étoit étroitement gardé par ordre des Supérieurs de Rome. Deux Religieux l'accompa- gnoient de Couvent en Couvent. Dès qu'ils étoient arrivés dans un , il y étoit gardé à vue , jusqu'au moment qu'il en partoit pour se rendre dans un autre. Il fit ainsi le voyage d'Italie , sans trouver aucun moment favorable pour son dessein. Lorsqu'il fut arrivé en France , il reprit courrage. Les moines Français different beaucoup des Italiens. Peu leur importe qu'un de leurs confreres reste parmi eux , ou cher- che fortune ailleurs ; leur façon de penser à cet égard , fait qu'ils ne prennent aucu- ne precaution pour conserver un moine. La facilité avec laquelle ils voyagent , fut pour Maubert d'un augure favorable. Il espéra pouvoir s'évader. Il ne se trompa point. Il étoit également accompagné de deux Religieux ; mais seulement pour la forme ; il n'étoit pas tenu de si près. Etant à Mâcon , où il devoit prendre le coche d'eau pour Châlons , il s'apperçut que ceux qui devoient partir avec lui , se plai- soient à faire durer le déjeûné long-temps.

Profitant de leur attention à vider la boiteille , il leur dit qu'il alloit voir si le couche se disposoit à partir. Comme le Couvent donne sur la riviere , ils crurent qu'il alloit monter au corridor , pour voir de la fenêtre : mais trompant leur facilité , le grivois , plus fin qu'eux , enfila subtilement la porte du cloître , & prenant ses sandales à la main , il gagna les dehors de la Ville. La crainte d'être poursuivi lui donna des forces ; il ne s'arrêta que lorsqu'il fut à sept lieues du Couvent , pour prendre un peu de nourriture chez un Curé. Le Pasteur voulut le retenir à coucher ; mais il lui fit entendre qu'allant pour voir son Pere qui étoit à l'agonie , il ne lui étoit pas possible de s'arrêter. Il marcha toute la nuit : le matin il s'arrêta dans un village où il déjeuna , & reprit aussitôt son chemin.

Enfin après avoir fait plus de trente lieues , parce qu'il ne suivoit que les chemins de traverse , après avoir dit la Messe en plusieurs endroits , quoiqu'il n'ait jamais été Prêtre , il arriva au Fort de l'Ecluse. L'Officier , qui étoit de garde , lui demanda qui il étoit , d'où il venoit , & où il alloit ? A toutes ces questions , il ne répondit rien. L'Officier surpris d'un tel silence qu'il prit pour une conviction de quelque crime , voulut l'arrêter : alors Maubert lui parla Polonois , & lui fit en-

tendre par signes qu'il ne savoit point d'autre langue. L'Officier assez embarrassé lui demanda aussi par signes , s'il avoit aussi quelque passeport ; Maubert lui en présenta un en Polonois , qu'il avoit fait lui-même. Heureusement pour lui , l'Officier ne savoit que sa langue : il lui remit ses papiers , & lui dit de passer. Maubert n'eut garde d'obéir ; c'auroit été faire connoître qu'il entendoit le Français ; il resta immobile comme un arbre. L'Officier , pestant contre son ignorance , le prit par le bras , & le fit sortir comme malgré lui du Royaume. Il semble qu'il étoit destiné à être chassé de par tout ; car on verra dans la suite qu'il l'a été de tous les endroits où il a séjourné , quoique d'une façon bien différente de celle-ci.

Ce péril évité , Maubert prit la route de Geneve. Il eut encore une nouvelle frayeuse à deux pas de cette Ville. La sentinelle qui appartient à la Savoie l'arrêta , comme il étoit sur le point de passer le corps de garde. Il lui fallut subir de nouvelles questions ; mais il s'en tira adroitemment , se disant être du couvent de S. Julien , & allant faire la quête dans Geneve.

Après bien des aventures , il arriva enfin dans cette Ville. Nous allons lui voir jouer un nouveau rôle. Il s'adressa d'abord au pasteur Tronchin ; il alléguera de ces lieux communs & ordinaires à tout Moi-

ne , qui se réfugie à Geneve. Depuis quelque temps la compagnie de Geneve se soucie fort peu de prosélytes. Celui-ci leur parut d'une espece singuliere ; il en savoit plus que n'en savent ordinairement gens de sa robe ; à travers une tirade d'impostures débitées avec art , M. Tronchin n'eut pas de peine à démêler la tromperie , & à reconnoître que c'étoit un aventurier : il ne voulut point le recevoir : il fut même tenté de le faire arrêter , le soupçonnant coupable de quelque vol fait dans son Couvent , & d'avoir pris la fuite par cette raison ; mais réfléchissant qu'il pouvoit se tromper , il se contenta d'en parler au Magistrat. Le Syndic de la garde ayant fait appeller Maubert , lui ordonna de sortir de la Ville ; ce qu'il fut contraint de faire , après avoir cependant reçu quelqu'argent , qu'on voulut bien lui donner.

Surpris d'avoir trouvé dans Geneve des gens si habiles à pénétrer l'imposture , il espéra qu'il n'en seroit pas de même à Berne. Il y parut avec cette assurance que donne la seule probité. Le ton hypocritement pieux , avec lequel il demanda à changer de Religion en imposa aux Pasteurs , plus faciles , & sans doute moins défians que ceux de Geneve. Ils reçurent son abjuration , trompés par l'apparence d'une sincérité qu'il n'avoit pas. Ce n'é-

tôit pas - là le meilleur présent qu'ils puissent faire à la Religion réformée ; mais ils étoient hommes , & par conséquent sujets à l'erreur. Le nouveau Prosélyte ne restât que quelques jours à Berne ; ayant encore touché quelqu'argent , il se rendit à Lausanne.

Cette Capitale du pays de Vaud , fourmille ordinairement de Prosélytes. Celui-ci eut bientôt fait des connoissances. Il s'adressa à un nommé Beau , jadis Cordelier , aujourd'hui Libraire. Rien de plus aisé que de se lier avec des personnes dont le fort est en quelque façon semblable au nôtre. Les deux personnages furent amis au moment qu'ils se connurent ; M Beau , homme d'une capacité peu commune , étoit , & est encore aujourd'hui aussi homme de bien , que l'autre l'étoit peu. Sensible à l'état d'indigence de son nouvel ami , il lui donna sa table & le logement. Il accompagna ce service de cette politesse , de ce cœur ouvert , qui redouble le prix d'un bienfait. Maubert n'ayant plus d'inquiétude sur sa subsistance , s'attacha à faire connoître ses talens. Doué de la mémoire la plus heureuse , il ne lui fut pas difficile de composer. Il débuta dans la République des Lettres , par le Testament Politique du Cardinal Albéroni. Les papiers qu'il avoit escamotés en Espagne à Ducrey , lui furent d'un grand secours ,

où plutôt furent les principaux matériaux, qui entrerent dans la composition de cet ouvrage. Comme ils n'avoient aucun rapport à son projet odieux de Varsovie, le Comte de Bruhl avoit bien voulu les lui faire rendre ; c'est ainsi qu'il s'en trouvoit encore en possession. M. Beau, à qui il avoit confié une partie de ses aventures, & à qui on n'a pas une petite obligation de cet ouvrage, se fit un plaisir de l'aider de ses lumières. Ce fut lui, qui des papiers de Ducrey, dont l'amas confus ne disoit pas grand' chose, eût le secret d'extraire ce Testament Politique, qui a fait beaucoup de bruit en son temps. Maubert n'en fut guere plus que le copiste, ou si l'on veut le complice. Cet ouvrage lui valut cent écus du Libraire Bousquet qui l'imprima. Possesseur de cette somme, son premier soin fut de prendre un autre appartement. Son ami qui étoit peut-être bien aise de s'en débarrasser, ne s'y opposa point ; ils se séparerent avec autant de froideur d'une part, que de satisfaction de l'autre : cependant ils continuèrent à se voir. Maubert devoit une reconnoissance à son ami : il la lui promit ; pour cet effet, il résolut de s'occuper à quelqu'autre ouvrage, & d'en confier l'impression à son ami. Satisfait de cet arrangement, le Libraire lui promit de son côté de l'aider en tout ce qui dépendroit de lui ; il lui offrit ses li-

vres, sa bourse, & son crédit : offres généreuses que Maubert accepta, & dont il ne témoigna jamais la moindre reconnoissance. Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que Maubert fit une nouvelle connoissance, dont il se servit avantageusement dans la suite, & qu'il payât de son ingratitudo ordinaire. C'étoit un Français homme d'étude, que des malheurs causés par le peu de probité de Maubert, ont enfin conduit à abandonner l'Europe, & à se retirer dans les Grandes Indes : nous en parlerons en son lieu. Maubert, toujours intriguant, eut le secret de s'introduire chez M. de Mezeri, Ecuyer. C'est-là le rendez-vous de presque tous les Seigneurs Etrangers ; surtout des Anglois & des Allemands qui voyagent. Ils s'y mettent en pension pour le tems qu'ils doivent rester en Suisse. Il y avoit entr'autres en ce tems-là un Comte Allemand, dont le Gouverneur nommé Caraccioli étoit Italien. Maubert fit connoissance avec le Comte ; ses manieres, son génie, sa façon de s'énoncer plurent au Seigneur Allemand. Le Gouverneur plus clairvoyant n'approuva pas cette liaison : il voulut en dire son sentiment ; il ne fut pas écouté. Tel est le génie de cette aventurier, que dès qu'il a une fois captivé quelqu'un, ce qu'il fait avec une facilité extraordinaire, rien n'est capable de faire changer à son égard : il ne faut

rien moins , que de ces traits noirs avec lesquels il est familiarisé , pour revenir de cette prévention que l'on prend en sa faveur dès qu'on le voit. Ce Gouverneur lui-même , qui par un certain pressentiment s'étoit fortement opposé à l'intention de son élève , lorsqu'il avoit voulu lier avec Maubert , devint bientôt son admirateur , son ami. Il lui prêta un jour vingt-cinq louis sur sa parole ; mais le temps étant venu , où cette somme devoit lui être remise , ne voyant point rentrer ses espèces , il commença à soupçonner qu'il avoit affaire à un escroc. Il vouloit bien par prudence ne pas éclater ; il se contenta de demander poliment son argent : il reçut une réponse , à laquelle il devoit d'autant mieux s'attendre , qu'il avoit négligé de se faire donner un billet. « Vous êtes bien hardi , lui dit insolemment Maubert , de me demander de l'argent , je ne vous dois rien. » Le Gouverneur irrité d'un pareil procédé , voulut le faire jeter par les fenêtres : le Comte accourut au bruit qu'il entendit de son appartement , & ayant appris le sujet de la querelle , il ordonna à Maubert de sortir de chez lui , & de n'y jamais rentrer. Caraccioli qui avoit été Capitaine , ne crut pas que l'offense qu'il avoit reçue , fut ainsi réparée. Il lui envoya le même jour un billet , par lequel il lui demandoit une explication en

homme d'honneur. Maubert ayant reçu ce cartel, se trouva dans une terrible perplexité. Il n'étoit pas homme à se servir d'une épée, dont sa politique ne lui avoit pas encore appris l'usage. Il consulta ses amis ; le résultat fut qu'il devoit se présenter ; mais que pour ne pas hazarder une vie si précieuse, il faudroit qu'il se fit accompagner par deux de ces braves qui, pour de l'argent ne refusent pas leur honorable secours. Deux déserteurs François, gens aussi ignobles que dépourvus de sentimens, furent choisis pour cette commission. Ils eurent ordre de se tenir cachés derrière un buisson, près de l'endroit où étoit le rendez-vous, & d'en sortir pour tomber ensemble sur Caraccioli, au moment qu'ils le verroient paroître. Ces arrangements pris, Maubert, plus pâle qu'un homme qui va recevoir sa sentence de mort, sortit de la Ville, après avoir fait son testament, dont le Libraire étoit déclaré l'exécuteur au cas de mort. La vue de son adversaire qu'il ne savoit pas si près de lui, fit une terrible impression sur son équivoque brayoure : le pas en étoit dangereux, il voulut retrograder. Une ame lâche insulte facilement un honnête homme ; mais cette insolente témérité l'abandonne, des qu'il se voit dans le cas d'en rendre raison. Le Capitaine s'apercevant du dessein de son méprisable ennemi, lui barra le passage, en

mettant l'épée à la main. A la vue de cette terrible lame, le mauvais débiteur se jeta aux genoux de son créancier : il lui demande pardon dans des termes qui exprimoient bien ce qui se passoit pour lors dans son ame ; Caraccioli indigné d'avoir affaire à un si lâche adversaire, se contenta de lui casser sa canne sur les épaules, & de lui briser son épée, qu'il n'eût pas de peine à se faire rendre, en lui en jettant les morceaux au visage. Cette expédition fut faite en moins de cinq minutes. Maubert rentra en Ville, moins sensible au traitement ignominieux qu'il venoit d'essuyer, qu'au don précieux de sa vie qu'il avoit sauvée. Les deux déserteurs qui avoient manqué leur coup pour s'être trop éloignés, ne laisserent pas de demander leur paiement ; il fallut les contenter, il n'étoit pas à propos que le dessein fut découvert. Cependant cette affaire éclata : elle passa pour un duel formel. Les loix de Suisse font très-sévères sur cet article. On s'intéressa pour appaiser la Justice ; Maubert ne pouvoit être puni, sans que le Capitaine n'en ressentit le contre-coup. Ce dernier étoit estimé, on le ménagea : ils en furent quittes l'un & l'autre pour rester quinze jours aux arrêts.

Ainsi se passa cette affaire d'honneur, que Maubert a toujours appellée telle, & dont il a eu la folte vanité de se vanter plus

seurs fois , quoiqu'il n'en ait retiré qu'une volée de coups de bâton , que son adversaire voulut bien lui donner , plutôt que de lui arracher sa misérable vie. Le Capitaine eut le chagrin de perdre son argent ; mais il fut trop heureux de n'avoir pas été assommé par les Deserteurs.

Au reste , il ne fut pas la seule duppe de cet Aventurier. Un Avocat François , nommé Dubois , retiré en Suisse pour certaines raisons , eut le même sort. Sa destinée fut encore plus triste , puisqu'outre son argent il perdit sa réputation il fit banqueroute. Mais voici un trait auprès duquel tous les autres ne font que blanchir. Je le raconterai avec toutes ses circonstances , il n'y a personne à Lausanne qui l'ignore. Un chirurgien François appellé *Second* , vint à Lausanne pour s'y établir. Le hazard , ou plutôt cette manière avec laquelle le François cherche à se lier avec ses Compatriotes dans les Pays étrangers , lui fit faire connaissance avec Maubert : il avoit son Epouse avec lui ; c'étoit une femme d'environ vingt-cinq ans , d'une beauté ordinaire , mais très-spirituelle. Elle trouvoit dans la conversation de Maubert de quoi contenir la passion qu'elle avoit pour dogmatiser : insensiblement sa maison devint la retraite de l'Aventurier , il n'en sortoit point. Le Chirurgien infatué de sa nouvelle connoissance , étoit le premier à applaudir au

gout de sa femme , & à le fomenter. Satisfait de tout ce qui pouvoit faire plaisir à son Epouse , il la laissoit passer des jours entiers avec Maubert. Il comptoit sur la vertu de son Epouse , sur la probité de son ami. Funeste sécurité ! qui entraîna d'un même coup la perte de son honneur , & celle de son Epouse. Un jour qu'il revenoit de la campagne , où ses affaires l'avoient appellé , & qu'il les avoit terminées plutôt qu'il ne l'avoit pensé : esperant charmer sa chere moitié par son retour inattendu , il jouissoit par avance de l'agréable surprise qu'il alloit lui causer. Il monta doucement à sa chambre : mais , quel spectacle s'offrit à ses yeux ? sa femme , sa chere femme , qu'il aimoit tendrement , qu'il croyoit si vertueuse , étoit entre les bras de Maubert , de ce perfide ami , de la probité duquel il n'avoit jamais douté. Le désespoir le plus affreux s'empara de toutes les puissances de son ame. Son premier mouvement fut d'exterminer d'un seul coup les deux coupables ; mais un pistolet avec lequel son indigne ami le menaça de lui brûler la cervelle , s'il faisoit le moindre bruit , ayant arrêté son transport , il se laissa tomber évanoui sur une chaise. Il fut plus d'un quart d'heure dans cette situation : personne ne s'empressa de le secourir : la nature seule lui rendit l'usage de ses sens. Sentant alors toute la noirceur de l'outrage qu'il venoit de recevoir

recevoir ; réfléchissant en même tems aux fuites d'une telle aventure , si elle venoit à éclater , il prit son parti sur le champ. Ce fut d'abandonner sa malheureuse Epouse , de laisser au Ciel le soin de sa vengeance. Il disparut de la Ville n'emportant avec lui que le cruel chagrin d'avoir été le témoin de son deshonneur.

Maubert ignoroit le parti qu'avoit pris le Chirurgien. Il craignoit que cette femme , peut-être plus malheureuse que coupable , ne fit à son mari le détail de tout ce qui s'étoit passé , qu'elle ne vint à bout de se justifier dans son Esprit ; il en appréhendoit les suites. Deux heures après on trouva cette infortunée Femme morte empoisonnée. Je ne veux point décider quel fut l'Anteur de ce Crime ; quoique les Voisins de la maison aient assuré que Maubert n'en étoit sorti qu'un quart d'heure après le Chirurgien. Ce trop malheureux Epoux s'étoit évadé , son absence parloit contre lui , il demeura atteint & convaincu d'avoir empoisonné sa femme avant de partir. Par les informations qui furent faites , Maubert put être soupçonné , il le fut , il n'y avoit point de preuves , il se tranquilla. Le Magistrat ne laissa pas de veilles de près sur sa conduite ; il n'avoit que trop lieu de croire qu'elle méritoit qu'on y fit attention. Son séjour à Lausanne avoit été marqué plusieurs fois par ces traits , donc

l'honnête homme est incapable. La Religion qu'il avoit embrassée, étoit ce qui lui tenoit le moins à cœur : il n'en parloit que pour y jeter un ridicule qu'un homme qui a des principes ne scauroit y trouver. Il n'étoit cependant pas pourvu d'espèces ; personne ne vouloit plus lui en prêter : il eut recours à ses talens, il composa deux petits volumes informes d'une Histoire Politique du siècle, qu'il fit imprimer en secret dans son appartement. Il étoit déjà brouillé avec son ami le Libraire ; il employa un garçon imprimeur roulant le Pays, il lui acheta des caractères du produit d'une partie de ses hardes. Il dédia son ouvrage à un Seigneur de Berne, qui lui fit présent de cinquante écus. Ce Seigneur, en récompensant le Talent, voulut connoître l'Auteur. Il lui fit des avances de politesses, dont un Bernois n'est pas ordinairement prodigue envers un étranger qu'il ne connoit pas bien. Maubert selon sa coutume se fit bientôt connoître pour ce qu'il étoit. Soit fatuité, soit défaut d'éducation, il manqua à ce qu'il devoit à son Bienfaiteur. Il eut la hardiesse de lui perdre le respect chez lui. C'étoit M. le Sénateur Augsbourger. Ce Seigneur non moins sensible à un affront, que capable de le pardonner à l'ignorance, fut outré de la hau-teur avec laquelle cet Etranger lui avoit parlé ; il le fit chasser par ses domestiques,

en le menaçant de lui faire vivement ressentir à qui il avoit affaire , s'il étoit assez hardi pour reparoître dans Berne. Tout autre qu'un Maubert auroit fait sur cela ses réflexions : on ne se moque pas impunément de ceux qui ont le pouvoir en main ; aussi incapable de réflechir , que porté naturellement à faire des écarts , il revint à Lausanne , où il ne fut pas plutôt arrivé , qu'il se mit à écrire contre ce Seigneur Bernois & sa famille , les infamies les plus criantes , & les calomnies les plus atroces. Personne ne voulant imprimer son Factum , il en fit faire des copies qu'il distribua à ceux qui les vouloient. Le Bailli , Mr. Samuël Moutache , indigné d'une action si hardie , le fit arrêter à la requisition du Sénat de Berne : On voulut rappeler toute sa conduite depuis deux ans qu'il étoit à Lausanne. Il y eut un procès dans lequel l'affaire de la femme du Chirurgien fut remise sur le tapis. La Justice de Lausanne guidée par un principe d'indulgence , par lequel elle se distingue envers l'Etranger , ne voulut rien approfondir. Elle se contenta , après l'avoir convaincu de plusieurs infamies , de le condamner à être chassé publiquement de la Ville au son du Tambour : ce qui fut executé avec toute l'ignomnie qui accompagne cette espece de châtiment.

La Suisse n'étant plus un asyle pour lui ,

il pénétra en Allemagne. Les deux ouvrages dont il se fit connoître pour Auteur ; lui servirent de Lettres de recommandation. Comme homme de Lettres il visita les Savans , comme Auteur il s'introduisit dans les principales maisons. L'Allemand a cela de bon , qu'incapable de s'écarter jamais des règles de la plus exacte probité , il ne se persuade pas facilement qu'il y ait des gens de mauvaise foi. La hardiesse avec laquelle Maubert se présentoit par tout , étoit un préjugé , quoique équivoque , qui parloit en sa faveur : on le regardoit comme un honnête homme déplacé : les talents qu'il paroissoit avoir , étoient de ceux que tout le monde n'a pas : les traits de Politique dont ses discours étoient assaisonnés , dénotoient une grande capacité pour les affaires. Plusieurs Seigneurs l'admirerent , lui firent des présens : mais le Margrave de Bade-Dourlach se distingua. Ce Prince , qui est grand amateur de Litterature , ne crut pas faire trop que d'admettre à sa table une homme d'un si profond savoir. Son Altesse se plaïoit à lui accorder tous les jours quatre heures de conversation dans son Cabinet : du moins , Maubert s'en est-il vanté. Quoiqu'il fut dans la Maison du Prince avec tous les égards qui ne sont dus qu'aux gens de qualité , son étoile l'appelloit ailleurs. Il avoit des projets dont il lui tardoit de voir l'exécution. Il prit con-

gé de Son Altesse , après en avoir été comblé d'honneurs & de présens. Il se transporta dans plusieurs autres Cours d'Allemagne. Le même génie qui l'accompagnoit par-tout lui faisoit étudier tous les différens caractères avec qui il avoit affaire , il ne manquoit pas de s'y conformer , & d'en profiter pour faire sa cour.

C'est dans ce voyage qu'il noua les intrigues qui l'ont fait subsister jusqu'à ce jour. La guerre venoit de se déclarer entre la France & l'Angleterre. La plupart des Princes d'Allemagne penchoient pour l'un ou l'autre parti , suivant leurs divers intérêts. Maubert profita de la conjoncture pour offrir ses services à plusieurs Cours. Il étoit déjà engagé avec la F*** , & avoit fait son traité avec l'Ambassadeur à Soleure , en Suisse. C'étoit à Londres qu'il devoit remplir ses engagemens. Avant de s'y rendre il passa en Hollande où il vit les differens Envoyés des Cours qu'il avoit promis de servir ; il prit avec eux de nouveaux arrangemens. Il ne faut pas oublier qu'étant à Amsterdam il y fit imprimer une très-mauvaise Pucelle en quinze Chants , dont il se donna pour Auteur. Enfin il se rendit à Londres pour commencer la manœuvre qu'il avoit entreprise.

Entre les différentes commissions dont il s'étoit chargé , la Cour de France & celle de Saxe étoient celles qu'il devoit

servir particulierement , & avant tout. Une récompense proportionnée à ses services étoit tout ce qu'il pouvoit attendre de la premiere ; mais , pour la seconde , il avoit d'autres vues ; il espéroit rentrer en grâce auprès du Comte de Bruhl ; il se flattoit d'être un jour appellé en Saxe , d'y avoir un poste non moins lucratif qu'honorables.

Tels étoient les projets de cet homme extraordinaire , tels étoient ses desseins , lorsqu'il arriva à Londres vers la fin de l'année 1755. Le hazard qu'il alloit courir ne l'intimida point. Il ne connoissoit point l'Angleterre , il n'en avoit pas même une idée bien distincte. Accoutumé aux intrigues dont il s'étoit toujours fait une étude particulière , il s'imagina pouvoir conduire sa barque en toute sûreté. Aidé sur-tout des ressorts de cette politique qu'il favoit bien mettre à profit , son imagination fertile en expédiens lui en présenta de toute espece ; il s'attacha à un comme le plus sûr. Les Anglais furent de tout temps les duppes de leur facilité à recevoir les étrangers , quels qu'ils soient , sans se mettre en peine du motif qui les amene parmi eux. On a vu , & on voit encore tous les jours des hommes dangereux approcher des Grands , entrer dans les affaires , uniquement parce qu'ils ne font pas connus : dès qu'ils le font , on s'apper-

çoit qu'on avoit affaire à des traîtres, mais on ne prend pas les précautions qu'on reconnoît avoir négligées ; on est toujours exposé à de pareils inconvénients. Maubert s'annonça d'abord comme un homme de lettres, qui venoit, disoit-il, en Angleterre, pour travailler avec liberté à l'histoire politique du siècle, dont il proposa une souscription. Le prospectus de son ouvrage, qu'il eut soin de distribuer chez tous les Grands, donna un nouveau relief à son véritable dessein. On le crut de bonne foi ; on ne chercha pas à le pénétrer. Plusieurs Seigneurs donnerent dans le panneau, ne voyant en lui qu'un homme à talens. Ils se l'attachèrent, ils se familiarisèrent avec lui, le mirent de toutes leurs parties de plaisir, le recurent dans leur cabinet. Insensiblement il se familiarisa lui-même. Parloit-on des affaires d'Etat ? Nul n'étoit plus attaché à la nation que lui, il en épousoit avec chaleur les intérêts ; louoit ou blâmoit le ministere selon l'esprit de ceux avec qui il étoit. Par ce stratagème, qui lui coûtoit peu, il parvint à son but. Il gagna la confiance de plusieurs Membres du Parlement. Le croira-t on ? Il entra dans celle d'un Ministre. Quelle carrière pour un espion ? Pouvoit-il trouver de plus sûrs moyens pour servir les Cours dont il étoit l'émissaire ? Mais si tout sembloit concourir à secon-

der son dessein, il n'en étoit pas moins obligé de prendre des mesures pour le tenir caché. Un homme seul, qui ne tient à rien, qui erre sans domicile, sans aveu, est toujours suspect. Il résolut donc de se donner un manteau, de se mettre à l'abri de tout soupçon; le hazard le favorisa. Un jour qu'il alloit chez un de ces Seigneurs, qu'il voyoit fréquemment, il fit rencontre de ce Français, homme d'étude, avec qui il avoit fait connoissance en Suisse, & dont il avoit, pour le dire passant, reçu des services considérables.

» Comment, mon ami, lui dit-il, je » ne vous favoisois pas dans ce pays ? Je » suis bien aise de vous y rencontrer. » Mais d'où vient cet habit noir, est-ce » que vous seriez Ecclésiastique ? Oui, » je le suis, répondit le Français, j'ai » pris ce parti, parce que j'ai cru qu'il » me convenoit; mais vous, Monsieur, » comment vont vos affaires ? Etes-vous » mieux que je ne vous ai vu en Suisse. » Il pouvoit bien lui faire cette question. Dans le temps qu'il avoit fait connoissance avec lui à Lausanne, Maubert étoit dans l'indigence; ce Français lui avoit donné de ses chemises. « Pour moi, repliqua » Maubert, je suis en état de vivre indépendant, je puis même vous faire du bien, & reconnoître celui que j'ai rencontré de vous en Suisse; mais comme nous

» nous ne sommes pas dans un lieu pro-
 » pre à nous entretenir : voici ce qu'il faut
 » faire. Je devois aller dîner aujourd'hui
 » chez Milord Bolingbroke, je n'y irai
 » pas : nous dînerons ensemble chez-vous ;
 » car je suppose que vous en avez un,
 » & même que vous êtes marié. Cela est
 » encore vrai , dit le Français , & je me
 » flatte que mon épouse recevra avec plai-
 » sir un ami que je lui présenterai. »
 J'ai voulu rapporter cette conversation
 mot pour mot , pour faire voir que Maubert
 n'agissoit jamais que conformément à
 ses vues , comme il est aisé de s'en con-
 vaincre.

Etant arrivé chez son ami , il lui fit
 une fausse confidence de l'état de ses affai-
 res : il lui dit qu'il avoit fait un héritage ,
 & que cela , joint à une pension qu'il s'é-
 toit fait faite par son frere , & une autre qu'il
 tiroit du Margrave de Bade - Dourlach ,
 étoit suffisant pour le faire vivre à Lon-
 dres dans l'opulence : que par reconnois-
 sance il vouloit faire du bien à son ami ,
 mais qu'ils demeurassent ensemble. Je vous
 paierai , lui dit-il , une forte pension , &
 n'aurez lieu que de vous louer de mon
 amitié : je suis d'ailleurs connu de tout
 ce qu'il y a de Grands ; je pourrai vous
 rendre de grands services. L'Ecclésiastique ,
 croyant en effet que son ami vou-
 loit & pouvoit lui faire du bien , ne né-
 gligea pas l'occasion ; il s'arrangea en con-
 séquence , & prit Maubert chez lui. Ce-

Qui-ci se félicitant d'avoir si bien réussi, ne manqua pas de faire savoir à ses correspondans, dès le même jour, que son adresse étoit chez un Ministre de l'Eglise Anglaise. Londres est une grande Ville sujette par-là même à renfermer bien des gens sans aveu; mais là comme par-tout ailleurs, le caractère d'un Ecclesiastique en impose: à la faveur de ce nom respectable, Maubert n'avoit plus rien à craindre: il étoit naturel de penser qu'il devoit être moins soupçonné demeurant chez un homme d'Eglise.

Trois mois se passèrent sans que l'Ecclesiastique s'aperçut de rien. Enfermé dans son Cabinet, Maubert avoit tout le tems d'écrire tout ce qu'il jugeoit à propos. Pour mieux dépayser son hôte, il faisoit de tems en tems la lecture de son Histoire Politique du Siecle, à laquelle, disoit-il, il travailloit une partie de la nuit, étant trop distract le jour: il ajoutoit qu'il étoit obligé d'avoir plusieurs correspondans pour son ouvrage, que cela lui coutoit beaucoup; mais qu'il ne pouvoit s'en dispenser. Il recevoit en effet quantité de lettres, il y avoit des Postes où on lui en portoit jusqu'à sept ou huit. Sans ces correspondances indispensables pour cette fameuse Histoire, l'Ecclesiastique auroit vu clair: il n'étoit pas d'un génie assez épais, pour croire qu'un particulier, dont il connoissoit l'origine, fut dans le cas de recevoir autant, & même plus de lettres qu'un Se-

crétaire de Légation. Peut-être eut-il néanmoins quelques soupçons de la vérité ; mais prévenu en faveur de son ami, il n'osoit se persuader qu'ils fussent réels. Une lettre découvrit tout le Mystère. Elle étoit adressée directement au Ministre : sans doute que c'étoit une méprise de l'Ecrivain qui, dans la précipitation, avoit oublié de mettre le nom de Maubert. Le Ministre l'ouvrit. Il ne fut pas moins surpris de la voir sans nom, ni du lieu d'où elle venoit, ni de celui qui l'avoit écrite, que du style dont elle étoit composée. *On le remercioit d'abord du prix de la marchandise qu'il avoit envoyée, on lui recommandoit de prendre bien garde aux numéros, de ne pas s'en rapporter au commun des Marchands, de pénétrer les plus fameux Comptoirs.* Tout le reste étoit une tirade de chiffres auxquels le Ministre ne comprit rien. La première idée qui lui vint dans l'esprit, fut que quelqu'un avoit voulu se moquer de lui : il brûla la lettre, en regrettant ce qu'elle lui avoit couté. Il n'avoit pas encore eu le tems de réfléchir sur cela, lorsque Maubert entra tout éssoufflé, en lui demandant s'il n'y avoit pas de lettre pour lui. Le Ministre répondit que non. Il alloit lui raconter le contenu de celle qu'il venoit de recevoir pour lui-même ; lors que Maubert à sa réponse s'emporta furieusement contre lui, *en lui reprochant qu'assurement on retenoit ses lettres, qu'il étoit bien sur d'en recevoir une ce jour-là, & qu'il étoit*

très-surpris qu'elle ne fut pas venue. Cet emportement de Maubert, le désespoir qu'il témoigna de n'avoir point reçu cette lettre, ouvrirent les yeux du Ministre : une foule de réflexions se présenterent à son Esprit ; mais il eut la prudence de ne rien dire : il se contenta d'examiner de près son ami : il tacha même de surprendre quelqu'autre lettre qui pûtachever de le convaincre. Maubert fut plus fin que lui, il se trouva toujours au Logis, aux heures que le porteur de lettres devoit arriver : il alloit les recevoir lui-même à la porte : il portoit les siennes à toute heure du jour ou de la nuit dans les différens bureaux de la Ville ; il ne s'en rapportoit qu'à lui-même de ces sortes de commissions. Le Ministre ne laissa pas que d'être persuadé : il le témoigna même à Maubert ; il lui fit entendre qu'il étoit au fait de sa manœuvre, que ce n'étoit pas-là le moyen de lui rendre service, comme il le lui avoit promis, qu'il le mettoit au contraire dans de grands embarras, s'il venoit à être découvert ; ce qui n'étoit pas impossible. Maubert surpris de cette harangue, à laquelle il ne s'attendoit pas, rejetta bien loin les soupçons de son Hôte : il le menaça même de lui faire tout le tort imaginable, s'il s'avoit de lui parler encore de telles choses. Pour qui me prenez vous ? lui disoit-il, est-ce que je vous ai donné sujet d'avoir si mauvaise opinion de moi ? Croyez-vous que je voudrois m'exposer à faire un métier

aussi infame que celui d'Espion ? Allez, vous ne me connoissez pas encore. Le Ministre qui en savoit assez, & qui n'étoit pas homme à démordre d'une opinion fondée, ne fut pas la duppe de ce discours captieux ; mais il avoit des mesures à garder. Maubert lui devoit plus de soixante livrés Sterling, tant argent prêté, que pour la pension dont il n'avoit pas touché le Sol. Le congédier brusquement, c'étoit s'exposer à perdre cette somme : il prit le parti de temporiser. Il demanda fréquemment ce qui lui étoit dû, on le lui promit ; il fut trompé. Enfin voyant que Maubert ne cherchoit qu'à l'amuser, qu'il étoit plus éloigné que jamais de le satisfaire ; craignant d'ailleurs de passer pour avoir connivé à son infame métier, s'il venoit à être découvert, il préféra sa réputation à son intérêt, il le mit dehors. S'il eut eu des preuves convaincantes de l'emploi de Maubert, il n'est pas douteux qu'en bon Patriote il n'en eût donné avis au Gouvernement ; mais il ne voulut point se faire des affaires : le cas étoit de trop grande conséquence. Il est pourtant certain qu'ayant eu ensuite de bonnes raisons pour déclarer ce qu'il en savoit, & peut-être quelques scrupules sur ce qu'il s'étoit tu, il en parla à qui il appartenoit ; il n'y avoit point de preuves, cela ne produisit rien.

Maubert obligé de se chercher un autre appartement, s'adressa à un autre Ecclésiastique Proselyte, homme d'une médiocre

capacité, d'une probité non suspecte. Il n'eut pas de peine à gagner celui-ci. Surchargeé d'une nombreuse famille, n'ayant qu'un modique revenu pour subsister, il fut flatté des promesses magnifiques que lui fit Maubert. L'heureux moment de faire sa fortune lui sembla être arrivé, il accepta avec joie ses offres, il prit une Maison plus belle que celle où il demeuroit, il la meubla superbement & à crédit : il le reçut enfin avec tout l'empressement qu'inspire le plaisir délicat d'obliger un Bienfaiteur. Que le pauvre homme étoit éloigné de faire cette Fortune qu'on lui avoit promise avec tant d'emphase ! Qu'il se préparoit de chagrins pour l'avenir ! Maubert installé dans son nouveau Logement s'appliqua plus que jamais à son Histoire Politique. Il avoit déjà reçu une nombreuse souscription. Le Lord Bolingbroke lui avoit fait présent de cent livres Sterling pour commencer l'impression : tout cet argent avoit disparu pour ses plaisirs : ceux qui avoient souscrit murmuroient de n'avoir point leurs exemplaires : il falloit les contenter, ou passer pour un fripon. Il engagea son Hôte à le recommander à un Marchand de papier. Il en prit sous le nom de l'Ecclesiastique pour soixante dix livres Sterling, qu'il promit de payer dans six mois en plusieurs termes. Il fit imprimer son premier volume.

Dans ces entrefaites, le Ministre chez qui il avoit demeuré en premier lieu, s'ap-

(55)

perçut qu'il avoit eu affaire à un fripon. Il lui manquoit à sa maison plusieurs choses , dont le peu de valeur ne laissoit pas que de constater un vol. Indigné qu'un homme qu'il avoit cru son ami , eut été capable de le tromper si vilainement , il voulut le faire arrêter. Ce qui le porta surtout à cette démarche , fut , que Maubert , outre le tort qu'il lui avoit fait de lui emporter ce qu'il lui devoit , avoit eu l'ame assez basse pour lui escamotter des papiers qu'il avoit déjà fondu à la portée de son génie , pour les faire imprimer , & que non content d'avoir ainsi violé les droits de l'hospitalité , il avoit eu la hardiesse de faire sous son nom plusieurs dettes , dont on venoit lui demander le paiement tous les jours. Maubert ayant appris la résolution de l'Ecclesiastique , lui fit remettre un manuscrit , en l'assurant qu'il ne l'avoit pris , que pour le corriger , & le mettre au net , & en protestant qu'il n'en avoit point tiré de copie. Il faisoit ajouter que pour les dettes il les paieroit. Le Ministre dont le caractère ne lui permettoit pas d'entreprendre des affaires de Justice , se contenta d'avoir un de ses manuscrits , qu'il envoya sur le champ en Hollande , sans daigner le lire. Il ne pensa plus à faire arrêter celui qui l'avoit pris. Maubert n'étoit pas homme à se venger ; la noirceur de son génie lui inspira de le faire par récrimination. Il fut trouver le Justicier Eielding , à qui il se plaignit d'avoir été volé par un Ecclesiastique.

tique , chez qui il avoit demeuré. Il avoit avec lui deux faux témoins qui confirmèrent son rapport. Le Juge lui donna un ordre pour faire arrêter celui dont il se plaignoit. Quelle noircceur ! Quelle indignité ! L'Ecclésiaistique averti de ce qui se tramoit contre lui , fut se mettre à couvert ; mais il fut obligé de se tenir caché, pour ne pas succomber à la calomnie. Maubert avoit bien ses vues dans ce complot. Il craignoit toujours que l'Ecclésiaistique mécontent ne le dénonçât : il vouloit le mettre hors d'état de le faire ; il se servit pour cela des voies les plus indignes. C'est ainsi qu'il a toujours fait paroître l'odieuse ingratitudo , qui semble faire l'essentiel de son caractère ; car enfin , il avoit de grandes obligations à cet Ecclésiaistique ; il en avoit reçu en Suisse & à Londres des services importans ; il auroit voulu perdre un homme qui lui avoit sauvé la vie dans une occasion qu'il n'a pas sans doute oubliée. Un homme qui auroit pu le perdre lui-même , si au lieu de brûler cette lettre mystérieuse , il en avoit fait usage ; ce même homme est aujourd'hui dans les Indes. Le désespoir plutôt que tout autre motif l'y a conduit. La fatale connoissance de Maubert , l'a réduit à cette extrémité , parce qu'il s'est vu incapable de satisfaire aux dettes que ce perfide ami a fait sous son nom ; mais il n'est pas le seul qui ait éprouvé jusqu'où peut aller l'ingratitude d'un mauvais cœur.

Les tentatives que Maubert avoit faites pour perdre cet Ecclésiastique , ayant été inutiles , il chercha à le décrier. Sa séparation d'avec lui avoit éclaté ; cette affection à demeurer chez des gens d'Eglise , pour un homme qu'on connoissoit pour n'avoir point de Religion , fit naître des soupçons qui ne lui étoient pas avantageux. Il s'apperçut de l'opinion qu'on avoit de lui ; il voulut faire prendre le change ; il prétexta d'autres raisons , il ne fut pas cru. Obligé plus que jamais de prendre des mesures ; Maubert donna la torture à son esprit pour se mettre à couvert de tout. Il avoit trouvé le secret de faire des dettes considérables ; tant sous son propre nom , que sous celui de gens qui avoient quelque réputation. Il prenoit des bijoux chez des Joualliers , dont il promettoit de payer la valeur dans un certain tems. Il avoit ruiné par ce commerce M. de Sémsof , gentilhomme de l'Ambassadeur de Russie. Il portoit ces bijoux au Lombard , ou les revendoit à vil prix. Il faisoit la même maltôte pour des étoffes de soie , de la toile , des montres , &c. Il devoit à un tapissier environ deux cens livres Sterling pour des meubles , dont il avoit tendu deux appartemens pour des maîtresses. Le tailleur le perséculoit , le marchand de vin , l'imprimeur ; ses autres créanciers menaçoient de le faire payer par force. Tout cela joint à la crainte d'être reconnu tous les jours pour ce qu'il étoit , lui fit faire des réflexions.

Il eut la hardiesse d'offrir à Milord Hol-
derness ses services contre la France ; il
représenta qu'il pouvoit y aller , qu'un
voyage de deux mois le mettroit en état
d'en rapporter des avis de la dernière con-
séquence ; que , connoissant parfaitement
toutes les côtes , il lui étoit très - facile
d'en faire le tour , de tirer des plans dans
la dernière exactitude : il ajoutoit qu'il
se faisoit fort de pénétrer le cabinet. Mi-
lord le crut , accepta ses offres , lui fit
présent d'une somme considérable , & lui
promit une forte récompense s'il réussissoit.
Cette fourberie , lui ayant réussi , il par-
tit en effet d'Angleterre ; mais au lieu d'al-
ler en France , où il n'auroit eu garde de
paroître , étant moine & déserteur , il vint
à la Haie , où pendant six semaines , il
s'occupa à faire un mémoire raisonné , qu'il
eut soin de fascir d'une infinité de faits ,
dont il soutint ensuite la vérité , quoiqu'ils
ne fussent pas seulement vraisemblables.

Son Mémoire ne prenoit pas tout son
temps. Il alloit tantôt chez le Ministre de
France , tantôt chez celui d'Angleterre ,
tantôt chez celui de l'Empereur. Vrai Pro-
thée , il prenoit plusieurs formes , dont
la présence de son esprit , aussi-bien que
son heureuse mémoire lui faisoient éviter
les inconveniens. Deux mois s'étant écoul-
és il revient à Londres. Son absence avoit
inquiété bien des personnes. Les créan-
ciers étoient à l'affut : il fut informé de
leur dessein ; il se tint caché. Ayant ren-

et compte à Milord Holderness de sa commission , il en reçut une somme assez considérable : mais au lieu de s'en servir pour payer ses dettes , il prit un logement dans un quartier privilégié , au moyen duquel il fut à l'abri de toute poursuite. C'étoit une chose admirable de voir comment il favoit tromper la vigilance d'une troupe d'arrêteurs qui étoient à ses trousses. Il a la vue extrêmement basse ; mais il voyoit assez clair pour éviter les pièges qui lui étoient tendus de toutes parts. Il étoit quelquefois à une lieue d'une maison , où on le croyoit enfermé. Il ne sortoit jamais le jour , & lorsqu'il le faisoit bien avant dans la nuit , c'étoit avec des précautions extraordinaires , toujours sous différens habillemens. Deux amis qu'il s'étoit fait à son arrivée en Angleterre , l'un Italien , nommé Bottarelli , & l'autre Irlandois , appellé Lhomme ; les mêmes qui lui avoient servi de faux témoins contre l'Ecclesiastique Français , étoient les seules personnes qu'il voyoit ; il les chargeoit de ses commissions.

Je ne crois pas hors de propos de faire connoître en peu de mots ces deux personnages. L'Italien a demeuré quelque temps en Brandebourg ; il s'y est distingué par plusieurs tours de passe-passe , dont la frange d'or du tapis de la Chapelle de Potsdam , est peut-être le moindre. Il en a été chassé après avoir resté quelques mois à Spandau. L'Irlandois est un de ces hom-

mes qui, comme la chouette, ne vivent que d'une certaine industrie. C'est-là toute son occupation depuis six ans qu'il est à Londres. Il a la constance d'y être continuellement sur le *qui vive*, & la ruse d'échapper aux poursuites. Ce sont-là des amis dignes de Maubert, c'est avec eux qu'il a fait une infinité de tours.

Il étoit dans la situation que nous venons de décrire, lorsque le Ministere Anglois fut averti que ce même homme, qui, par ses talents s'étoit introduit dans les principales maisons, qui s'étoit fait des Protecteurs dans le Parlement, étoit un homme dangereux, qui servoit les ennemis de la Nation, qui vendoit l'Etat autant qu'il étoit en lui, qui cachoit, sous le nom d'Auteur, celui d'un véritable espion: & afin qu'il ne fut pas possible de douter de la vérité de ce rapport, on produisit deux lettres qui avoient été arrêtées à la poste. La preuve étoit convaincante, les Ministres avoient de son écriture, il n'y avoit rien à repliquer. L'ordre fut aussi-tôt donné de se saisir de sa personne. M. Pitt le signa. On croira peut-être, & il semble qu'on est bien fondé à le croire, que c'est ici l'époque qui doit terminer ses aventures & sa vie; mais, que l'on récapitule tout ce qui lui est arrivé jusqu'à ce moment; on trouvera qu'il étoit né pour être heureux; qu'il échappoit aux plus grands dangers. L'ordre pour l'arrêter fut présenté à Milord Holderness, afa-

qu'il le signât. Son Excellence également étonnée de ce qui lui fut dit à cette occasion , que des preuves qu'on lui mit en main , se persuadoit à peine avoir si mal placé sa confiance : Elle renvoya au lendemain à signer l'ordre. Quiconque connaît ce Seigneur , n'ignore pas qu'entre toutes ses autres qualités , la générosité tient la première place: en voici une preuve bien sensible. Après avoir réfléchi quelque temps sur la facilité qu'il avoit eue de se laisser surprendre à la duplicité de cet homme. Milord le fit appeler. *Vous êtes un malheureux* , lui dit-il en entrant , *qui avez abusé de ma confiance , qui m'avez trahi aussi-bien que l'Etat , qui méritez de périr par le supplice le plus infâme : mais allez ; il ne sera pas dit que je contribue à vous faire subir le châtiment que vous ne méritez que trop. Je veux bien avoir cette espèce de reconnaissance pour des services que vous ne m'avez jamais rendus. (*)*

(*) Les allures des aventuriers sont par tout assez secrètes ; mais à Londres plus qu'ailleurs , on peut se dérober aux yeux examinateurs qu'on rencontre dans les autres Pays. L'esprit de liberté , que la singuliere constitution de la Grande-Bretagne favorise , fait qu'on en a toujours abusé , & qu'on en abusera toujours , & même plus impunément que par-tout ailleurs. Après cela , le lecteur ne doit pas imputer à faute les obscurités qu'il trouvera dans

Telle fut l'occasion qui débarrassa à jamais l'Angleterre d'un homme si dangereux. S'il étoit fâché d'en sortir, ce n'étoit pas à cause de ses dettes : il n'étoit pas assez scrupuleux pour s'inquiéter sur cet article ; mais il perdoit les ressources qui l'avoient fait subsister, il n'étoit plus à même de continuer sa commission ; c'étoit-là un sujet réel du chagrin qu'il dût avoir naturellement de chercher ailleurs un asyle. Il prit une barque de pêcheur, & vint débarquer à Rotterdam, d'où il se rendit à la Haye, laissant à Londres près de huit cens livres Sterling de dettes.

A peine eût-on appris son départ, que les créanciers recommencèrent de nouveau leurs cris ; mais inutilement. Un seul crut avoir trouvé le sûr moyen d'être payé, ce fut le Marchand de papier. Voyant so-

La vie de Maubert, pendant son séjour à Londres. On a eu des Mémoires justement affés pour publier les principales intrigues de ce vagabond ; mais on en a manqué pour les bien débrouiller, & pour y apporter toute la netteté requise. Comme l'équité veut qu'on écrive même avec équité la vie d'un scélérat, nous avons condamné bien des faits relatifs à Maubert par la raison que ces faits n'étoient vrais que possiblement. Dans ce genre se trouvent un arrêt par lequel notre héros a été condamné à être pendu, & une grace faite par le Comte de Holderness, dont la générosité désarma la rigueur des Loix.

débiteur hors du Royaume , & sachant bien qu'il ne reviendroit pas ; il prétendit que l'Ecclesiastique chez qui il avoit demeuré en second lieu , avoit répondu pour lui ; il le fit arrêter. Ce pauvre homme qui , comme j'ai déjà dit , étoit chargé d'une nombreuse famille , qui de même que son confrere avoit été trompé par Maubert , étoit bien éloigné de pouvoir satisfaire à une somme de cent livres Sterling qu'on lui demandoit , tant pour le papier livré , que pour les frais. Il n'avoit pas répondu pour Maubert , il n'avoit eu garde de le faire ; mais Maubert s'étoit servi de son nom ; c'étoit en sa considération qu'il avoit eu le papier. Le Marchand jura qu'il avoit répondu : la Loi prononça en conséquence pour lui. Dans cette triste circonstance l'Ecclesiastique demanda du temps pour payer : il trouva des amis qui répondirent pour lui ; il fit des billets , il fut relâché. Réfléchissant ensuite qu'il ne pourroit jamais faire honneur à ses billets , il prit le parti , avant que le premier terme fut échû , de se soustraire à une prison inévitale. Il quitta d'Angleterre. Il est aujourd'hui en Hollande , plongé lui & sa famille dans la dernière des misères. Il a écrit à Maubert , il lui a fait parler , il lui a parlé lui-même ; mais tout cela a été inutile : il a affaire à un homme qui ne sait ce que c'est que l'équité , qu'il ne connoît que de nom.

Maubert , rendu à la Haye , eut tout le

tems de réfléchir aux dangers qui venoient de le menacer. Flatté de s'être vu exposé pour le service de plusieurs Cours ; il courut chez leurs envoyés pour faire valoir ses services. Il ne pensoit pas qu'on aime la trahison , mais que l'on déteste les trahis-
tres ; on le lui fit sentir : *Vous n'êtes plus dans le cas d'être utile ,* lui dit un Ministre d'une Cour étrangère , *c'est à vous à vous procurer par votre génie les secours que vous avez perdus en Angleterre. Composez quel-que brochûre qui vous fasse connoître , peut-être trouverez-vous quelqu'un qui , en considération de vos talents voudra vous em-
ployer.* Tout homme qui entreprend le mé-
tier d'espion , doit s'attendre à tomber dans le mépris ; sur-tout lorsque ses ser-
vices deviennent inutiles , ou qu'il n'est plus dans le cas d'en rendre. On le croit assez payé par les sommes considérables qu'on lui fait toucher ; dès qu'on a plus besoin de lui , on le regarde comme un homme dont l'existence est tout ce qu'il y a de plus indifférent : on ne s'en souvient que pour lui rendre le mépris qu'il s'est attiré. Maubert ayant éprouvé la vérité de ce principe , tourna ses vues d'un autre côté. Il entreprit un second volume de son Histoire Politique ; mais avant d'en venir à un travail si sérieux , il crut qu'il devoit se venger du traitement qu'il avoit reçu en Angleterre. Il composa un factum contre le Ministere Anglois : intitulé , *Le Pitt & le contre Pitt.* Il y attaque impitoyable-
ment

ment la réputation de ce Ministre ; il s'efforce de prouver que les intérêts de la Nation sont en de très-mauvaises mains ; qu'un esprit d'avarice soutenu d'une parfaite ignorance dans les affaires , fait tout le mérite de ce grand homme ; que le choix que les Anglois ont fait de sa personne , est une preuve de leur propre incapacité. Il s'érige en censeur des projets du Gouvernement , des mœurs & du caractère de la Nation : & comme s'il avoit voulu soutenir jusqu'au bout la basseſſe des exprefſions dont il fe fert , il fe met à la place du peuple , & l'exhorte , en terminant ſon ignoble production , à détruire ſon ouvrage , à chaffer cet habile Ministre , à lui faire ſon procès.

Après avoir publié cette brochûre , il entreprit un voyage en Allemagne. Il vouloit sans doute nouer d'autres intrigues , fe charger d'un nouvel emploi , fe donner une occuþation ſelon ſon goût , pénétrer à Berlin ſous un autre nom : mais n'ayant trouvé personne qui voulut adopter ſon projet , au moins quant à l'effentiel , il ne retira d'autre fruit de ſon voyage , que d'avoir vendu encore une fois ſa religion. Il revint à la Haye. Il apprit en arrivant que ſon factum avoit fait du bruit. Le public dévore une critique ; il bâille en liſtant un livre de morale. Maubert ne s'occupa plus qu'à ſatisfaire le goût du public. Bientôt après on vit paroître cet *Ephraïm justifié* , vile & indigne brochure , plus

capable d'inspirer de l'horreur pour celus qui l'a enfantée , que le moindre sentiment désavantageux pour le grand Prince qui y est si indignement traité. Cette infâme production fut suivie d'une lettre qu'on supposoit écrite par le Prince de Prusse mourant , au Roi son frere. Ces deux écrits sont plus dignes d'être brûlés par la main d'un bourreau , que d'être lus par d'honnêtes gens. Mais si l'auteur de ces impostures est aussi digne de mépris que ses écrits , quels reproches n'ont pas à se faire ceux qui l'ont autorisé & favorisé ? Quoique capable de bien de choses , il ne paroît pas concevable qu'un Maubert eut été assez hardi pour attaquer si effrontément la réputation d'un Monarque , dont les exploits pénétrèrent toute l'Europe de la plus vive admiration , si sa plume vénale n'eût été encouragée par les ennemis de ce grand Roi. Dans les troubles de la guerre , on permet , & l'on fait même bien des choses qu'on ne souffriroit pas en temps de paix. Il faut avouer qu'on ne voit pas ce héros imiter cet exemple , & recourir à de tels expédiens pour jeter de la poudre aux yeux du public , en l'inondant d'une foule d'écrits qui n'ont d'autre réalité que l'imagination échauffée de leurs Auteurs , & les fables absurdes dont il sont farcis. Mais il est inutile de répondre à ces monstrueuses & intéressées productions : ce seroit faire tort à la gloire de ce Héros , que de parler plus long-temps de

lui, dans l'histoire d'un homme tel que Maubert. Je laisse à une plume plus éloquente, & à des talents supérieurs aux miens, le soin d'exprimer ce que la renommée publierá de ses actions immortelles.

Les deux ouvrages, dont je viens de parler, ayant paru en Hollande; l'équité de Messieurs les Etats-Généraux, ne leur permit pas de laisser impuni l'attentat de ce dangereux écrivain. Ils firent faire des recherches exactes pour le découvrir. Ils en vinrent à bout. L'ordre fut donné en même-temps à un Sergent de la part de la Magistrature de la Haye, de signifier à cet auteur insolent, qu'il eut à sortir de la Haye dans vingt-quatre heures, & des sept Provinces dans trois jours. Maubert reçut cet Huissier avec une hauteur qui lui couta cher. *Dites à ceux qui vous envoient,* lui dit-il, *que je suis en Pays de liberté; ma personne participe aux Priviléges du pays, par la raison que j'y suis: il n'y a que des Tirans qui puissent me violenter.* Enfin je n'obéirai point à votre ordre, & portez ma réponse telle que je vous fais l'honneur de vous la donner. Le Huissier alla conter cette impertinence à Messieurs les Magistrts, qui ne balancèrent point sur le parti qu'on avoit à prendre vis-à-vis de Henri Maubert: on donna commission à six archers d'aller le lendemain arrêter notre homme chez lui, de l'encoiffer dans une voiture, & de l'éconduire en Cérémonie des terres de la Hollande.

L'exempt des archers fit son devoir avec une promptitude admirable ; il alla le matin saisir Maubert dans son lit ; lui donna un quart-d'heure pour s'habiller , & le conduisit sous escorte au travers des rues de la Haye , nue tête. Cette expédition fut une espece de triomphe pour le peuple qui se récria même sur la clémence des Etats - Généraux. Au sortir de la Ville notre bandit fut serré dans un fiacre ; les archers marcherent aux portières , & l'Exempt étoit en vis-à-vis avec Maubert. Cet honorable convoi alla jusqu'à Moordyck , où se fit la cérémonie du bannissement. On descendit notre homme de la voiture , & on lui donna son passeport par un coup de pied dans le postérieur. Il eut la sottise de dire aux archers que dans six semaines il seroit de retour à la Haye , & qu'il feroit trembler la République. On auroit peine à caractériser une telle extravagance , si-non de fanatisme. Nos Mémoires ne nous disent point , avec certitude , vers quel endroit Maubert tourna ses pas : il y a de l'apparence cependant , qu'il alla à Anvers : car un Marchand Hollandois l'y rencontra trois semaines après son expulsion de la République : Maubert devoit 400 livres à ce Marchand ; il lui promit qu'il seroit dans peu de retour à la Haye : ce fut ce mensonge qui le sauva de la prison où le créancier voulut le faire jeter. Sur le rapport des archers , confirmé depuis par le marchand , les Etats don-

merent des ordres rigoureux d'arrêter Maubert au moment qu'il remettoit le pied en Hollande. Son destin le guida heureusement ailleurs : il arriva à Bruxelles.

Ses malheurs toujours entremêlés de quelques succès , lui donnoient de l'ame , & le sollicitoient à de nouvelles intrigues qui pourroient être conduites avec plus de justesse que les précédentes ; parce que l'expérience guide le fripon dans l'iniquité , comme l'homme de probité dans une conduite honnête. Le premier projet qui lui vint probablement en tête , fut d'établir à Bruxelles un Journal Politique : il remua tout pour pouvoir pénétrer jusqu'au Ministre , & lui participer ses idées. Après avoir été rebuté par les Suisses de la porte plus de dix fois , il ne se rebuva pas lui-même : la constance surmonte tout. Enfin , il obtient une audience : mais très-froide & très-défavorable du Ministre , par la seule raison qu'il n'en étoit pas connu. La froideur du Comte de C*** , déconcerta notre vagabod , qui erra quelque temps dans Bruxelles. Il avoit dans l'esprit de se venger du Gouvernement Hollandois , comme il s'étoit vengé du Ministere Anglois : mais comme on méa-geoit beaucoup à Vienne les Etats - Généraux , il conçut que son intérêt n'étoit pas d'accord avec sa passion. Il renonça à cette idée ; mais en même-temps , il compo-sa des Libelles contre M. Van Hellen , Ministre de Sa Majesté Prussienne , à la

Haye. Dans une de ces calomnies imprimées, Maubert, par un excès de folie, annonce à l'Envoyé de Berlin les malheurs, les disgraces les plus terribles, *par la raison*, dit-il, que j'ai vu un de tes semblables remper sur le pavé de la Suisse, remperas sur les rues de la Haye. Voilà un échantillon de ces injures plattes, que l'Auteur donnoit pour ingénieuses. Il accuse ensuite *sa partie adverse* d'une foule de fautes & d'inconséquences. On insulteroit en vérité à M. Van Hellen, si l'on vouloit le justifier de ces fautes qu'il n'a jamais commises, & de ces faussetés que personne ne lui a reprochées, si-non Henri Maubert. Il parut à peu près dans le même-temps une brochure diffamatoire, intitulée : *Les réflexions d'un Suisse*, imprimée à Bruxelles, dont on soupçonne encore notre aventurier d'avoir été le pitoyable fabricateur. Cette brochure ensevelie à présent pour jamais, a été lue & détestée en son moment : car les calomnies n'ont qu'un instant à vivre, pour le déshonneur de leurs auteurs. Maubert par ces sortes de productions, préludoit ses talens, & tâchoit de se faire connoître des Brabançons, qui ont toujours été de fort bonnes gens, & chez qui il méditoit de s'établir ; il eut des obstacles à surmonter, à droit & à gauche, & ce ne fut, dit-on, que le conseil qu'on lui donna d'aller trouver à Liège l'Envoyé de S. M. I. qui le rira d'affaire. Maubert se rendit donc chez

M. de Heslaer, résident à Liége, comme à l'incognito : c'est-à-dire, qu'il n'avoit jamais notifié ses Lettres de créance, ni affiché le caractere dont il étoit réellement revêtu ; & tout cela pour des motifs que nous ignorons. Soit que M. de Heslaer ne connoissoit Maubert que superficiellement, soit qu'il aimoit à rendre service par la seule satisfaction de servir, il chargea notre suppliant de recommandations très-pressantes pour le Comte de C***, qui, toujours porté à illustrer les Pays-Bas par des établissements ou brillans ou utiles, consentit à en parler à S. A. R. qui n'a jamais sc̄u refuser aucune grace à qui que ce soit, & qui aime assez les hommes pour ne pas les soupçonner ou d'inhabileté ou d'ingratitude. L'établissement que Maubert sollicitoit lui fut accordé, & comme on trouvoit qu'il écrivoit moins mal que l'auteur que le Libraire t'Serstevens entretenoit pour composer sa Gazette, on jugea à propos de lui transférer aussi le privilége de la Gazette de Bruxelles, avec celui d'un Journal Politique. S. A. R. toujours magnifique dans sa faveur, y ajouta une pension de 200 ducats, que les temps trop difficiles ont réduite à rien. Le transport du privilége de la Gazette, fit que huit ordinaires furent stériles pour les anciens abonnés, qui perdirent en outre les restans de leur année. Vers le mois de Mai de 1759, on vit paroître la première Gazette de Maubert : en front

de la premiere feuille , il fait au public une fausse confidence de sa vie , comme si elle méritoit d'être insérée dans une Gazette , où la vie des Rois fainéants ne doit pas avoir place , ni même celle du vulgaire des Rois.

Nous n'entrerons point dans une critique minutieuse de la Gazette , du Gazettin & du Journal : ces trois especes de libelles , farcies d'injures dignes du bucher , ont révolté le parti même pour lequel Maubert ment deux fois par semaine , avec permission. M. de Caunitz s'en est plaint , & on fait que sa plainte a fait effet ; mais enfin , les Souverains en temps de guerre , ressemblent à des particuliers en procès , chacun tâche de noircir sa partie ; quoiqu'on soit convaincu qu'on ne bat pas ses ennemis avec des injures & des imputations fausses , pires que les injures , nous épargnerons aussi au Lecteur le dégoûtant récit de toutes les petites intrigues & de la conduite déréglée que Maubert a tenue à Bruxelles , depuis l'an 1759. Sa fin sera celle de tous les aventuriers auteurs : il expirera sur un fumier dans un hôpital , & peut-être pire encore. Ses écrits ne passeront pas le siècle. Le feu de l'animosité se rallentit , & l'on déteste alors ce que l'animosité a fait faire : on en punit , ou on en méprise l'auteur , & l'on tâche , autant qu'il est possible , d'ôter de la vue les écrits scandaleux qu'il a fabriqués.

